

Petite bibliothèque
d'écologie populaire

fondée par
Baptiste Lanaspeze
et Marin Schaffner

© Wildproject 2020
Suivi éditorial : B.L.
ISBN 978-2-918490-968

Association
pour l'écologie du livre

Le livre est-il écologique?

Matières, artisans, fictions

Wildproject

Sommaire

7 Avant-propos. *Nos œuvres collectives*

13 **ÉTAT DES LIEUX**

Entretiens

Notre filière. *Entretien avec une libraire*

Nos responsabilités. *Entretien avec un éditeur*

Nos forêts. *Entretien avec un forestier*

43 **HORIZONS**

Écofictions de libraires

La Déclaration

Les Règles du jeu

Le Fichier

La Communale

81 **VERS L'ÉCOLOGIE DU LIVRE**

Manifestes

L'écologie dérange nos bibliothèques

Les trois écologies du livre

105 Crédits. *L'Association pour l'écologie du livre*

Avant-propos

Nos œuvres collectives

« *L'écologie est la science des relations et des conditions d'existence.* » Ernst Haeckel, 1866

Les désastres écologiques en cours sont plus flagrants que jamais. Leurs liens directs avec l'organisation socio-économique de notre monde n'est plus à prouver. Et l'impératif de se tourner vers une société éco-responsable est l'urgence de notre temps.

Au cours des trente dernières années, les chaînes du livre des pays occidentaux se sont orientées vers un modèle globalisé de surproduction, structurellement dépendant de flux mondiaux de papier, de pétrole, d'argent, etc.

Une vitesse nouvelle a gagné les mondes du livre. Une vitesse qui est celle de la machine et qui fait perdre sa valeur au temps long de la création et de la lecture. Une vitesse qui donne le sentiment aux artisans du livre d'être de plus en plus enfermés dans des logiques de flux.

Les chaînes du livre des pays occidentaux, comme les autres industries du monde, n'ont pas

échappé à la Grande Accélération. L'édition s'est concentrée, financiarisée et massifiée.

Plonger dans ces chiffres est à la fois fastidieux et effrayant. Prenons l'exemple de la France pour pointer quelques grandes lignes de ces nouvelles absurdités systémiques.

En France, le nombre de nouveaux titres publiés chaque année a triplé, passant de 39 000 en 1990 à 103 000 en 2016. 70 % des ventes de livres en France se font cependant sur 15 % des titres. Chaque année, un livre sur quatre reste invendu ; et 15 % sont pilonnés. Dans le même temps, une délocalisation généralisée de l'impression a conduit à la fermeture de 35 % des imprimeries françaises depuis 2007 (entraînant la suppression de 42 % des emplois dans le secteur).

Le prix unique du livre (la loi Lang de 1981) permet certes de défendre l'édition de création en conservant un tissu de librairies indépendantes. Mais le livre est progressivement devenu une marchandise dont les volumes structurent des flux qui rapportent beaucoup d'argent à quelques-uns seulement – un phénomène accentué avec l'arrivée de géants comme Amazon.

En retour, les dizaines de milliers d'acteurs et d'actrices de terrain de la chaîne du livre en France (auteurs et autrices, maisons d'édition indépen-

dantes, librairies indépendantes) voient leurs filières s'atomiser et leurs métiers se précariser. Elles et ils sont de plus en plus nombreux à se plaindre d'une perte de sens croissante dans leur activité quotidienne.

Le livre peut constituer des ponts entre les gens, les idées, les pays et les époques. Il est passeur de savoirs et d'imaginaires, de beauté et d'émancipation. Mais il reste un objet fragile. Œuvre collective, sa pertinence dépend d'un écosystème vertueux.

Nous, acteurs et actrices de terrain des divers mondes du livre, nous interrogeons sur la pérennité, la solidité et la pertinence de l'évolution des chaînes du livre et de nos métiers. En fondant l'Association pour l'écologie du livre, nous avons décidé de réfléchir ensemble, de façon transversale et interprofessionnelle, à ce que pourraient être les livres post-pétrole.

L'association pose une question simple : qu'est-ce que cela voudrait dire de fabriquer, publier et diffuser les livres de façon écologique ? A quoi pourrait ressembler dans 20 ou 30 ans le livre de l'après-pétrole ?

Avant que les institutions publiques et les « gros joueurs » n'ajoutent une pastille verte ou un autocollant « bio » sur des livres, nous souhaitons proposer une autre démarche, une manière à la fois

alternative et complexe de penser les liens entre l'écologie et le livre¹.

Cet ouvrage est fait pour partager les actions et réflexions que la cinquantaine d'acteurs et actrices de l'Association pour l'écologie du livre mènent depuis plus d'un an. Ensemble, nous nous sommes appuyé.es sur les pensées de l'écologie pour éclairer autrement les problématiques actuelles de la filière. A l'intérieur de ces espaces-temps, nous avons cherché à ouvrir des imaginaires et à poser les bases d'une transformation éco-responsable de la façon dont on produit les œuvres.

Ce recueil rend compte de ce début de travail collectif. À travers quelques entretiens, écofictionnements et manifestes, il cherche à répondre à un ensemble de problématiques (économiques, sociales et culturelles), au sein des mondes du livre, qui nous semblent toutes être entremêlées à des en-

1. Nous employons ici le terme « écologie » dans son sens le plus large et multiple, à savoir : une sous-branche de la biologie ayant vu le jour au milieu du 19^e siècle qui s'est progressivement étendue à de nombreux autres champs de recherche (et notamment à toutes les disciplines des sciences humaines et sociales), tout en devenant également politique (mouvements écologistes, écologie sociale, écoféminisme, etc.) et acquérant, progressivement, le statut de méthode d'analyse de tout type de relation (écologie mentale, écologie des pratiques, écologie de l'attention, etc.).

jeux écologiques. Son ambition est de contribuer à inaugurer une réflexion collective fertile au sein de la filière.

État des lieux

Entretiens

Depuis plus de dix ans, les initiatives, les tribunes, les rapports et les enquêtes se multiplient pour comprendre ou dénoncer les évolutions récentes de la filière du livre. Ces travaux tentent d'infléchir la course d'une machine emballée, sans toujours s'attaquer aux problèmes de fond.

Éléments pour un état des lieux, en compagnie d'une libraire, d'un éditeur et d'un forestier.

Notre filière

Entretien avec une libraire

En librairie, le rayon écologie ne cesse de grandir. Cette effervescence éditoriale pose au libraire des questions nouvelles : comment exercer son métier de façon plus écologique ? Pour Anaïs Massola, libraire (Le Rideau rouge, Paris, 18^e arr.), il est impossible de répondre correctement à cette question sans ouvrir un véritable dialogue interprofessionnel entre tous les acteurs de la filière.

Quelle place faites-vous à l'écologie dans votre pratique de libraire ?

Tout d'abord, quand j'ai ouvert ma librairie en 2004, je me suis plongée de façon méthodique, pendant disons quatre ou cinq ans, dans la production contemporaine en sciences humaines. Et là, j'ai vu arriver progressivement des livres qui ne rentraient pas dans les rayons habituels, et notamment des publications sur l'écologie. À l'époque d'ailleurs, alors qu'on parlait de plus en plus du dérèglement climatique, ces livres ne se vendaient pas très bien.

Et puis, à partir de 2012-2013, je me suis engagée dans une vraie réflexion écologique – qui a

été alimentée en retour par un nombre croissant de publications de livres traitant de ces questions, et de la critique du capitalisme de façon plus générale. Et à partir de là, je ne me suis plus seulement contentée de proposer des livres, je me suis aussi mise à faire des vitrines thématiques en lien avec l'écologie et, surtout, j'ai décidé de créer un rayon « écologie » dans ma librairie. Et c'est assez marrant, parce qu'au moment où j'ai fait ce rayon, il y a eu plein de nouveaux livres qui ont paru dans les mois suivants et un engouement progressif chez les lecteurs.

Et qu'est-ce qui vous nourrit dans cette approche écologique ?

Ce que je trouve génial dans la question écologique – et dans la critique de notre système de croissance démesurée –, c'est qu'elle résout presque toutes les problématiques actuelles. Considérant enfin le monde comme fini et étant soudain obligé de faire avec l'existant, alors toutes les visions anciennes se doivent de laisser la place à une urgence nouvelle qui recompose les choses.

D'ailleurs, assez vite (vers 2008-2009), j'ai décidé de faire de la transversalité à l'intérieur de mes rayons. Donc j'ai décroïsonné et je me suis mise à mélanger toutes les sciences humaines – le tout prenant du sens face à l'hybridité croissante des livres publiés (des sociologues qui se mettent à faire de

l'histoire, des historiens qui vont s'occuper d'économie, etc.). J'ai un ami libraire, Philippe, qui dit souvent : « La librairie, c'est à la fois un miroir et un écho. » Ça veut dire qu'on est à la fois là pour capter ce qui se passe à l'extérieur et le rendre au lecteur, et également capter ce que disent l'édition et le lectorat et s'en faire l'écho à notre manière. Une sorte de miroir avec de l'intelligence dedans – et qui du coup ne serait pas déformant, mais plutôt transformant.

Et quand vous mettez en place ce rayon transversal, comment l'appellez-vous ? « Sciences humaines » ?

Ça a été très compliqué parce que j'ai décidé de l'appeler « Théories critiques ». Et en fait, ce que j'ai fini par faire, c'est créer un rayon suite à chacune de mes vitrines thématiques, et donc ça a donné : écologie, travail, urbanisme, femmes (que je suis d'ailleurs en train de changer pour intégrer plus largement les questions de genre), numérique, etc.

Et, de ce point de vue, je pense qu'il y a un parallèle assez intéressant entre la manière dont l'écologie a débordé largement du cadre « environnement » et « développement durable » pour devenir de plus en plus politique – ce qu'elle était déjà dans les années 1960, mais disons qu'il y a eu un ressourcement –, et la facilité grandissante des auteurs ces dernières années à faire de la transver-

salité. Par exemple, mon rayon « écologie » existe depuis 2008-2009, mais ces derniers temps, je me demande si je ne devrais pas le transformer, réorganiser mon rayon sciences humaines entièrement parce qu'à nouveau il y a de nombreux livres hybrides que j'ai du mal à classer. Donc ce serait soit faire des sous-rayons pour affiner mon classement, soit tout restructurer par exemple sous une bannière « Enjeux contemporains ».

On entend souvent parler d'économie du livre, mais est-ce qu'il n'y aurait pas un intérêt à également parler d'écologie du livre ?

Si, bien sûr. Mais si on parle d'écologie du livre, il faut reprendre tout au long de la chaîne la question de pourquoi chacun fait son métier, de ce que c'est que le livre, de son objet (en sachant que les définitions peuvent faire dissensus, ce n'est pas un problème car c'est un sujet complexe). Mais il ne faut pas oublier que le livre est un objet vraiment particulier qui, sous un aspect simple, comporte des symboliques multiples et très puissantes.

Est-ce que l'écologie du livre ne pose pas aussi des questions matérielles très concrètes ?

Oui, en effet. Parce que pour avoir le temps de repenser toute la chaîne du livre dans une perspective écologique, il faudrait déjà qu'on arrive à se

dégager du temps, et donc qu'on arrête d'être submergés par la surproduction – qui pose d'ailleurs de vraies problématiques économiques également, notamment pour les libraires qui sont en bout de chaîne. Selon un des derniers rapports du ministère de la Culture, 90 % des livres publiés en 2016 font seulement 12 % du chiffre d'affaires². Donc on a trop de livres, les taux de retour fluctuent entre 20 et 30 % (ce qui est énorme), et une bonne part de ces livres retournés sont « pilonnés » – c'est-à-dire, en gros, qu'ils deviennent des cartons d'emballage. En plus, en France on ne vend presque que du papier blanc qui est traité chimiquement, alors que tout ou presque pourrait être en papier recyclé – et c'est pareil pour les encres, qui ne sont presque jamais naturelles.

Mais, globalement, il y a peu de réflexions collectives interprofessionnelles sur ces enjeux-là. Aussi parce qu'on est tous plus ou moins piégés dans une économie de trésorerie qui fait que décroître la production aujourd'hui est devenu très compliqué. Donc derrière cela, il y a un vrai travail à mener au sein de la filière livre sur la notion de « bibliodiversité³ », cela afin d'éviter l'uniformisation de la pro-

2. Olivier Donnat, *Évolution de la diversité consommée sur le marché du livre* (2007-2016), ministère de la Culture, mars 2018.

3. « La bibliodiversité est la diversité culturelle appliquée au monde du livre. En écho à la biodiversité, elle fait référence

duction, de promouvoir des idées et des pratiques responsables, et de relier les questions écologiques à nos luttes sociales existantes.

C'est d'ailleurs un peu la contradiction profonde actuelle de la chaîne du livre, car dans cette surproduction finalement n'apparaît toujours que la même chose. Les tables des librairies s'uniformisent. Et donc l'acte le plus important politiquement, c'est de redonner du choix aux lecteurs, et de créer de nouvelles voies qui soient en dehors des seules autoroutes qu'on nous propose. Surtout qu'en plus de cette surproduction, un tiers des imprimeries ont fermé en France ces dix dernières années (10 000 emplois perdus) et on se retrouve maintenant à imprimer nos livres à l'étranger avec de la pâte à papier étrangère – majoritairement en provenance du Brésil qui plus est⁴.

En tout cas, une chose est sûre : il faudrait beaucoup plus de transparence entre les acteurs de la chaîne du livre, que chacun sache comment fonctionnent les autres, et développer des outils collectifs pour demander des comptes à ceux qui sont

à une nécessaire diversité des productions éditoriales mises à la disposition des lecteurs » (Alliance Internationale des Editeurs Indépendants, <https://www.alliance-editeurs.org/bibliodiversite,043>).

4. *Un livre français : évolutions et impacts de l'édition en France*, Basic, 2017.

irresponsables. L'enjeu, de mon point de vue, est donc de réussir à transformer la chaîne économiquement tout en la réfléchissant de façon écologique et saine pour qu'on puisse continuer à faire notre métier comme on l'aime, et que ça puisse continuer de façon pérenne à être passionnant pour tout le monde (éditeurs, auteurs, libraires, lecteurs, etc.).

Qu'est-ce que ça voudrait dire d'envisager un métier de libraire écologique alors ?

C'est exactement ce sur quoi je me casse la tête depuis cinq, six ans, à savoir imaginer des alternatives intelligentes qui créent du collectif et dans lesquelles le capitalisme ne puisse pas s'engouffrer comme il sait si bien le faire. Et c'est vrai que c'est compliqué, parce qu'il faudrait transformer notre métier tout en réussissant à en conserver la partie artisanale – dans le sens où chaque libraire, autour d'un même objet, le livre, construit son activité à sa façon. Et de la même manière, selon le lecteur qu'on a en face de nous, on parlera différemment d'un même livre, ou on conseillera un livre plutôt qu'un autre. Et ce savoir-faire là, c'est aussi une chose à sauvegarder, à protéger, parce que c'est toute la question de la diffusion des idées qui se cache derrière – par le bouche-à-oreille, par la convivialité, et donc en dehors des logiques mar-

chandes écrasantes. Et chez les éditeurs c'est pareil : beaucoup de petits éditeurs créent une ligne éditoriale en partant d'une intuition.

À mes yeux, il s'agit donc de préserver ce rapport humain face à une marchandisation déshumanisante, et donc de chercher à sortir des flux et à décroïsonner pour créer autre chose avec le lecteur. Et je dis ça aussi parce que notre métier de libraire, c'est historiquement d'amener aux gens des savoirs qui ne sont pas forcément attendus.

Horizons

Écofictions

Quel est le rôle des librairies indépendantes au sein de la chaîne du livre ? Quelles alternatives portent-elles en germe ?

Un groupe de libraires de l'Association pour l'écologie du livre a décidé d'entamer un travail d'écriture d'écofictions. À quoi pourraient ressembler les librairies du futur dans des sociétés écologiques ?

Ces nouvelles témoignent de la diversité des chemins possibles, des risques qui planent et des désirs collectifs.

La Déclaration

La Gazette de Saint-Martin (section éco-cultures),
5 mai 2032

Qu'en est-il aujourd'hui des relations parmi les acteurs du livre dix ans après la Déclaration ? Entretien avec Xavière Pons, directrice des éditions de l'Allumage.

Rappelons-nous. Du 5 au 8 mai 2025, se réunissaient en assise quelques centaines d'éditeurs et de libraires d'Europe à Split, afin de tenter de concilier création littéraire et décroissance de la production de livres. Ils travaillèrent pendant trois jours à une déclaration qui posa politiquement les enjeux d'une écologie du livre en définissant les contours d'un modèle économique et relationnel. Dix ans plus tard, nous rencontrons Xavière Pons pour un retour sur le mouvement qui s'ensuivit et sur l'actualité de cet écosystème.

Vous êtes éditrice depuis 20 ans et votre maison d'édition publie de la littérature, de la jeunesse et de la BD ainsi que quelques essais. Pourriez-vous nous présenter votre parcours et votre métier tel que vous le viviez avant la Déclaration ?

Après avoir travaillé dans une grande maison d'édition parisienne, j'ai créé ma structure en 2012. Au départ, j'ai publié quelques romans, puis je me suis diversifiée assez vite, passant ainsi d'une dizaine à une cinquantaine de parutions par an. Malgré quelques succès et une bonne image auprès des médias comme des lecteurs, je souffrais de la surproduction globale, du manque de visibilité. L'espérance de vie d'un livre était réduite à peau de chagrin : au bout de deux mois à peine, si un de mes livres ne sortait pas du lot, c'était plié, retour à l'éditeur ! Nous déployions avec mon équipe des trésors d'imagination pour séduire le libraire et les lecteurs... Finalement, entre le temps passé en amont à accompagner l'auteur et ce travail de marketing, chaque échec ou demi-succès me rendait de plus en plus amère. Et beaucoup de mes confrères et consœurs connaissaient les mêmes affres. Nous assistions impuissants à un délabrement généralisé de nos conditions de travail – soit des difficultés financières, soit une perte de sens, et pour beaucoup d'entre nous, les deux. J'aimais créer, donner à lire des textes qui m'avaient enchantée, mais lorsque

j'entrais dans une grande librairie et que je voyais la profusion de titres sur les tables, l'engorgement sur les étagères, j'avais souvent envie de tout arrêter. Et cette tension entre la sincère nécessité que je ressentais à publier et ce sentiment de désœuvrement, je ne savais plus comment m'en extraire.

Vous avez participé aux premières assises pour une écologie du livre en 2025, pouvez-vous revenir sur ces journées ?

C'était un moment vraiment impressionnant ! Il faut bien comprendre que jusqu'en 2020, la plupart des acteurs du livre étaient assez déconnectés des pratiques et des pensées écologiques. La portée politique et économique de mots comme « interdépendance » ou « écosystème » n'était absolument pas comprise. Et puis, quelques libraires et éditeurs ont commencé à parler ensemble d'éco-responsabilité. Ceux-là voyaient bien qu'entre la surproduction, et le pillage des ressources forestières et énergétiques, on allait droit dans le mur. Sans parler des défis insoutenables écologiquement que représentaient le numérique et les nouveaux modes de consommation. Pour réfléchir à des alternatives, des groupes dans l'interprofession se sont constitués et ont commencé à échanger avec des écologistes et des penseurs.

Vous faisiez partie de ces groupes ?

Assez vite oui. J'ai travaillé autour des questions de propriété intellectuelle avec des auteurs, des juristes et des penseurs des communs. Nous avons eu des débats passionnants et complexes. D'autres groupes réfléchissaient sur le livre local, à des économies alternatives... et puis les assises ont eu lieu. Nous étions un peu plus de cinq cents, et pendant trois jours toutes et tous ensemble nous avons agencé, modifié, rediscuté de toutes les propositions travaillées en amont, et ainsi abouti à la Déclaration. Tout n'était pas parfait, certains points créent encore des frictions fortes, mais nous avons le désir et le besoin de faire autrement, en connaissant les risques que cela impliquait.

Aujourd'hui vous faites partie d'une coopérative d'éditeurs, pouvez-vous nous expliquer son fonctionnement ?

De fait, une des premières difficultés fut de relocaliser notre production mais aussi notre diffusion. Là, ça a été vraiment angoissant pour beaucoup. On se demandait en quoi cela allait changer notre métier. Nous avons peur qu'une production et une distribution locales limitent la découverte de textes importants. C'est une question encore d'actualité.

Donc dans cette logique de relocalisation, la coopérative d'éditeurs s'occupe de gérer la forêt

qui permettra de fournir le papier à l'imprimeur, et s'occupe aussi de l'usine de recyclage. Effectivement, en terme de décroissance, d'un coup ça va mieux ! Ça a quand même pris quelques années pour basculer l'ensemble de la production, mais depuis deux ans nous y sommes.

Comment avez vous réussi à financer ces transformations ?

Les librairies et les lecteurs de notre territoire ont beaucoup soutenus cette diffusion locale. Et puis des ayants droit d'auteurs aux ventes régulières nous ont donnés la liberté de publier ces textes-là. Nous pouvions ainsi publier localement des ouvrages de fonds qui étaient une sorte de trésor de guerre des grandes maisons d'édition historiques. Ce fut une belle bouffée d'oxygène financièrement pour l'ensemble des coopératives d'éditeur.e.s qui se créaient partout en France et dans le monde.

Nous nous sommes aussi réapproprié les métiers de diffusion et de distribution. Ainsi tous les éditeurs de la coopérative s'occupent de diffuser aux libraires l'ensemble des informations et de gérer la distribution des ouvrages. Cette mise en commun systémique nous a permis de créer des liens forts entre nous, éditeurs et aussi avec les libraires.

Des coopératives de librairies se sont créées dans le même temps, quelles sont vos relations avec elles ?

De manière pragmatique, sur nos livres de fonds, les libraires consolident ensemble des commandes pour une longue période d'au moins six mois. Cela nous permet d'avoir une production au plus près de l'économie réelle. C'est comme un achat ferme, à la différence que les deux coopératives ont le souci conjoint de ne pas jeter, ni gaspiller. Nous soignons non seulement la fabrication mais aussi la vie du texte, et cette « démarchandisation » du livre a été, et reste, un point capital de notre réflexion et de nos pratiques.

Pour la création, nous allons voir les libraires de la coopérative du même territoire, les uns après les autres, avec nos projets à venir : des extraits suffisamment consistants pour avoir leur avis. Ce sont des textes et des images qui sont encore assez bruts, mais cela nous permet de percevoir leur potentiel. Enfin, pour tout vous dire, cette partie de notre coopération est sans doute celle qui me satisfait le moins.

Qu'entendez-vous par là ?

Lors de nos débats préparatoires à la Déclaration, les libraires ont défini une partie de leur métier comme étant une médiation entre la demande (inconsciente et consciente) des lecteurs et l'ac-

tualité de la pensée et de la création. Afin d'éviter les livres de production qui étaient alors notre bête noire, nous avons décidé du schéma de coopération que je viens d'expliquer. Malheureusement, je trouve que les libraires, en général, manquent d'engagement et de prise de risque. Ils ont tendance à rester dans leurs zones de confort. On en parle bien sûr, mais nous passons beaucoup de temps à chercher à les convaincre finalement de faire confiance aux éditeurs pour imaginer aussi quelles seront les lectures heureuses de demain.

En parlant de décroissance, qu'en est-il des vies du livre après la vente ?

Là c'est vraiment la coopérative des librairies qui gère cela avec les habitants. Les libraires ont démultiplié leur savoir-faire de conseil et de médiation au-delà de leurs librairies pour s'étendre dans les cafés, les jardins et les autres lieux publics. Une grande partie de leurs charges sont financées par les habitant.e.s avec un système d'abonnement. Il ne s'agit pas là de gérer du livre d'occasion mais plutôt d'organiser la circulation des livres entre les lecteurs.

Quels sont du coup les impacts sur votre économie ?

Évidemment nos chiffres d'affaire, comme je le disais, ont beaucoup diminué, mais nous avons

fait des économies de charges et de temps de travail du fait d'avoir récupéré la diffusion, la distribution, de n'avoir plus aucun retour et de gérer nos ressources nous-mêmes. Avec une diffusion locale, le coût de médiation pour faire connaître un livre est pris en charge par les libraires, les lecteurs et les médias locaux.

Quels sont pour vous les chantiers à venir ?

Il faut développer notre relation avec les habitant.e.s, ce dont nous n'avions pas l'habitude, concentrés que nous étions sur les acteurs de la chaîne. Or, aujourd'hui que nous tentons d'établir un écosystème autour du livre, il me paraît important de penser nos interdépendances avec tout le monde. Il y a ainsi un travail en cours avec les écoles, les bibliothèques, les associations sportives, etc.

Nous avons besoin de consolider nos relations avec les autres coopératives d'éditeurs et de librairies afin de transmettre les textes qui nous semblent faire sens au-delà de notre territoire. Vous pourriez me demander « pourquoi pas tous ? », mais nous croyons en la bibliodiversité qui n'est pas la même chose que le « tout pour tous » contre lequel nous nous sommes aussi battus afin d'aller vers un véritable usage politique de la lecture.

Nous sommes enfin en pleine réflexion et expérience sur la place et le statut de l'auteur. Si

aujourd'hui celui-ci vit un peu mieux financièrement, il nous reste ensemble à imaginer comment déployer au-delà de la lecture personnelle et singulière de son texte, sa place et son engagement dans la cité.

Avec le recul, comment vivez-vous cette nouvelle manière de faire votre métier ?

S'extraire d'un mode d'existence et en faire vivre un autre est une sacrée expérience remplie de doutes et d'espérances. Il m'est difficile de raconter sur un format aussi court le récit de cette aventure. Je garde en tête, cependant, ce sentiment que m'a procuré l'élaboration collective d'un possible désirable et je ne regrette rien. Mon métier consiste à ce que des idées et des sentiments traversent le corps social, à donner des outils et des imaginaires à ma communauté pour qu'elle puisse se réinventer. Il est vrai que mon rêve assez égoïste de trouver le prochain prix Nobel s'est tari peu à peu, mais je ne vis plus ployée sous l'absurdité et l'accélération d'un mode de vie insoutenable : et ça ce n'est plus un rêve, c'est la réalité !

Vers l'écologie du livre

Manifestes

Au moment où les pensées de l'écologie sont en train de bouleverser les rayons de nos bibliothèques et de recomposer nos relations au monde, quel horizon collectif ambitieux se donner, avec tous les acteurs de la filière livre, pour que notre œuvre commune ait de nouveau une haute valeur écologique ? Quels principes pour guider nos actions ?

L'écologie dérange nos bibliothèques

Au cours de la décennie écoulée, l'écologie en est venue à occuper une place de plus en plus centrale dans nos préoccupations politiques et sociales. Cette effervescence s'accompagne de l'émergence de nouveaux savoirs à la croisée des sciences naturelles et des sciences sociales : les « humanités écologiques ».

À côté d'une « écologie médiatique » – une écologie superficielle, des urgences et des solutions –, l'« écologie des livres » est une écologie profonde, savante et politique, qui est en train de recomposer nos relations au monde. On ne saurait repenser la filière du livre sans se familiariser avec ce nouveau rayon écologie.

Les libraires le savent bien : depuis une dizaine d'années, le nombre de livres consacrés à l'écologie a explosé – et notamment en sciences humaines. Pour Pierre Madelin, auteur et traducteur d'une dizaine d'ouvrages fondateurs en humanités écologiques, l'augmentation semble même exponentielle : « Il y a 10 ans, on ne trouvait qu'une poignée de livres liés aux pensées l'écologie, aujourd'hui je ne parviens plus à lire tout ce qui se publie chaque

année⁶. » Le PDG de la plus grande maison d'édition française de sciences humaines le confirme : il y a 10 ans ce n'était pas le cas, mais aujourd'hui l'écologie « ça se vend ».

Il ne s'agit pas seulement d'un surcroît de production, mais d'une effervescence inédite, qui brouille de nombreuses lignes. Philosophie, anthropologie, sociologie, littérature, histoire, géographie, esthétique, droit... : l'écologie est en train de transformer un large spectre de disciplines – donnant naissance à ce nouveau continent des « humanités écologiques ». Transgressant allègrement les frontières académiques modernes, ces sciences sociales au-delà de l'humain mobilisent également les sciences dures – à la fois les classiques « sciences naturelles » (écologies, botanique, zoologie,...), mais aussi les nouvelles « sciences du système Terre » (d'où provient la notion disputée d'anthropocène).

Ces humanités écologiques sont aussi des sciences politiques qui viennent interroger de façon radicale nos manières d'habiter les territoires (aménagement, urbanisme, agronomie, foresterie, halieutique, écologie urbaine, paysagisme...). Par ailleurs, certaines disciplines fondamentalement

6. Toutes les citations de ce texte sont issues des entretiens du livre de Marin Schaffner, *Un Sol commun: lutter, habiter, penser*, Wildproject, 2019.

transfrontalières (relevant à la fois des sciences dites sociales et des sciences dites naturelles) deviennent des nœuds privilégiés : comme par exemple l'éthologie – science des comportements animaux – ou l'anthropologie – science de l'être humain. C'est à partir de ces disciplines ambiguës que la frontière est en train de s'épaissir, et qu'apparaît un nouveau sol commun, en-deçà des distinctions modernes. Le développement des humanités écologiques ressemble d'ailleurs peut-être moins à un continent solide qu'à un réseau organique, ou à une contamination virale.

Les grandes disciplines formant les humanités, qui se caractérisaient autrefois par leur différence mutuelle, se retrouvent ainsi unies par certaines notions fondamentales – issues, pour beaucoup, de l'écologie scientifique, et donc des sciences naturelles (« communautés », « coévolution », « écosystème », « interdépendances », « habitat », « cohabitation »...). L'écologie donne ainsi lieu à des études si radicalement transdisciplinaires, et qui s'hybrident si volontiers avec tant de champs de la culture, qu'on peut même en venir à se demander, comme la philosophe Émilie Hache, si l'écologie n'exige pas de nous de devenir « tout simplement a-disciplinaires ».

Dans quel rayon ranger les philosophes écoféministes Émilie Hache ou Val Plumwood ? les géo-

graphes environnementaux Augustin Berque ou Estienne Rodary? les anthropologues du non-humain Philippe Descola, Eduardo Kohn ou Anna Tsing? les philosophes des sciences Isabelle Stengers, Vinciane Desprets ou Bruno Latour? les zoo-philosophes Baptiste Morizot ou Donna Haraway? les éco-philosophes Arne Næss, J. Baird Callicott ou Catherine et Raphaël Larrère? les penseurs bio-régionalistes Gary Snyder ou Kirkpatrick Sale? les primatologues empathiques Imanishi Kinji ou Frans de Waal ? les biologistes-lanceurs d’alerte Rachel Carson ou Daniel Pauly? les penseurs éco-décoloniaux Deborah Rose ou Malcom Ferdinand? les éco-poéticiens Anne Simon ou Pierre Schoentjes? Les placer « chacun.e dans leur discipline » est tout aussi difficile qu’absurde, tant leur « discipline » est hybride, tant ils et elles ont en commun, se doivent et se citent les un.e.s les autres – font œuvre ensemble. Mais si on se décide à les ranger toutes et tous au même endroit, comment nommer ce nouveau rayon, et jusqu’où étendre son périmètre?

« L’écologie déränge nos bibliothèques ! » : ce constat apparemment trivial touche à la fois l’espace privé de nos foyers, l’espace commercial des librairies, l’organisation des bibliothèques publiques, et la structure même du vieil « arbre du savoir ». Autant le dire tout de suite, au risque de blesser les esprits assoiffés d’ordre : c’est le bazar.

Nous n'avons pas de solution miracle à proposer pour ranger nos livres. L'essentiel n'est peut-être d'ailleurs pas qu'ils soient rangés, mais qu'ils soient présents, qu'ils soient lus, et qu'on les laisse déranger comme il convient les catégories mentales dont nous héritons. Dans cette phase de recomposition profonde des savoirs, il va probablement falloir apprendre à « rester dans le trouble », et s'accommoder de tâtonnements et de mesures transitoires, adaptées à chaque cas – sans oublier non plus l'urgence qu'il y a à transformer nos modes de vie, ce en quoi les humanités écologiques peuvent nous aider.

Pour ce qui concerne sa bibliothèque personnelle, on peut ouvrir une petite place et s'offrir quelques classiques des humanités écologiques. Si l'on est déjà contaminé, on décidera de reléguer dans les rayons supérieurs les vieux livres de la tradition moderne – pour permettre au rayon écologie d'exploser en tout sens, aux étages inférieurs, dans un magma en recomposition quotidienne. Au moment où écologie, féminisme et études décoloniales convergent de plus en plus et donnent lieu à des ouvrages transgenres, le problème devient chaque année plus complexe, et les livres finissent souvent en tas successifs – couches horizontales provisoires en sédimentation, et non plus étagés dans leur rassurante sagesse verticale.

En librairie, les notions médiatiques d’effondrement et d’anthropocène, extrêmement discutées sur le plan scientifique et qui cherchent plus à qualifier un moment historique qu’à désigner un nouveau champ des savoirs, semblent trop fragiles et volatiles pour permettre de qualifier un nouveau rayon. La solution la plus juste et la plus pratique semble être celle d’un rayon « humanités écologiques » – cette notion forgée en 2003 par l’anthropologue australienne Deborah Bird Rose qualifie justement un projet de profond renouvellement des savoirs, croisant notamment savoirs écologiques et savoirs indigènes⁷. Un tel rayon « humanités écologiques » laisserait dans d’autres rayons tout ce qui relève du témoignage vécu, des guides de développement personnel, et les sciences naturelles « pures et dures », ce qui peut correspondre à différents segments de publics.

Dans les bibliothèques publiques, on a moins d’agilité, car le rangement doit correspondre aussi aux grandes catégories de production du savoir (et pas seulement à des principes pratiques de mise à disposition). Peut-être que là, les ouvrages des humanités écologiques vont rester dans leur discipline respective de rattachement, en attendant le point de

7. Deborah Bird Rose, *Vers des humanités écologiques*, Wild-project, 2019.

rupture d'une recomposition totale du savoir, qui en finira une fois pour toutes avec la division en « humanités » et « sciences naturelles » – au profit d'une nouvelle architecture des savoirs, qui est précisément ce dont l'humanité a besoin en ce 21^e siècle pour pouvoir profondément repenser son action.

Si l'écologie constitue une recomposition des savoirs aussi importante que celles des Lumières, comme le pense l'anthropologue Philippe Descola, une expérimentation transitoire pourrait consister à créer des librairies entièrement dédiées à l'écologie, qui inventeraient leurs propres systèmes de classification interne, rhizomiques et multipolaires. Ce serait un symbole spectaculaire et fertile, qui permettrait de prendre véritablement conscience de la profondeur avec laquelle le rayon écologie est en train de transformer nos façons de lutter, d'habiter et de penser.

Les trois écologies du livre

Les conversations qui ont accompagné la naissance de l'association ont débouché sur un texte qui essaie de définir l'écologie du livre sous ses trois principaux aspects : matériels, sociaux et symboliques. Ce premier manifeste a vocation à évoluer au fil des années, suivant les initiatives qui vont émerger dans la filière.

L'écologie du livre est une invitation à penser l'ensemble des acteurs et actrices du livre et leurs interactions comme formant un écosystème – c'est-à-dire un milieu de vie, tissé et soutenu par un réseau d'interdépendances.

Une telle vision se démarque des réflexions habituelles sur le développement durable, dans le sens où elle cherche à dévoiler une complexité qui oblige à de sérieuses réflexions collectives. Il n'y a pas ici de réponse toute faite. Notre approche s'oppose à l'imposition de *solutions* prêtes-à-penser et souvent techniques qui, en simplifiant un problème, n'en attaquent pas les causes et n'en enrayent pas les conséquences destructrices.

Avec l'écologie du livre, nous souhaitons ouvrir la porte à un questionnement transversal sur les

savoir-faire, les modes de fonctionnement et les pratiques, avec l'ensemble des acteurs et actrices de tous les maillons de la chaîne du livre (de l'autrice à la lectrice, de l'imprimeuse à la bibliothécaire, en passant par l'éditrice et la libraire)⁸. Cette approche interprofessionnelle a pour but de mettre en lumière des problèmes communs dont pourront découler de nouvelles perspectives sur les façons que nous avons de fabriquer des livres, et sur les usages qui en sont fait.

De fait, tout cela nous oblige à tenter de regarder en face la complexité à venir – à tenter de la mesurer. Que cela voudra-t-il dire de publier un livre dans vingt ou trente ans ? Et comment les lecteurs et lectrices y auront-ils et elles alors accès ? Ce que nous proposons donc avant tout, c'est de se donner la possibilité de penser ensemble. Prendre le temps de se questionner à l'aune des bouleversements qui s'annoncent. Car derrière les myriades de pistes qui s'ouvrent à nous, se cachent des projets de société bien différents. L'enjeu, en cela, est de tenter de bâtir une chaîne du livre qui soit adaptée à la société profondément écologique et solidaire que nous avons besoin de faire advenir face aux désastres multiples qui grondent.

8. Nous partons du principe que, dans la chaîne du livre, le féminin l'emporte.

Il s'agit ici de penser des modes d'organisation résilients – c'est-à-dire susceptibles de résister aux chocs –, sans quoi l'objet livre lui-même sera en danger. Pris dans les flux d'une industrie de plus en plus concentrée, atomisée et verticale, le livre se massifie en même temps qu'il se fragilise. Il importe dès lors de se réinterroger sur la fonction sociale du livre et de la lecture, de voir combien et comment les idées qui s'échangent soutiennent les communautés habitantes, et d'envisager en ces temps troubles le livre comme un objet de haute-nécessité⁹.

L'écologie du livre s'appuie ainsi sur trois strates interdépendantes et enchevêtrées, mais que nous présenterons séparément, par souci de clarté : une écologie matérielle, une écologie sociale et une écologie symbolique.

1. Écologie matérielle

Car le livre est un objet manufacturé. En cela, il a une matérialité (du papier, de l'encre, une reliure, une couverture souvent pelliculée) qui soulève de nombreux enjeux d'approvisionnement et de circulation : comment un livre est-il produit ? D'où

9. Voir l'ouvrage collectif *Manifeste pour les « produits » de haute nécessité* (Galaade, 2009), écrit suite aux grèves en Martinique, Guadeloupe, Guyane et Réunion et à leurs dynamiques de *lyannaj* – et dans lequel figure le livre.

viennent les matières premières? Quels sont les trajets de ses différents composants? Quels sont ensuite les trajets du livre lui-même ? etc.

Cette dimension matérielle est souvent la première – voire la seule – à laquelle on pense. Il faut dire que la matière et le transport sont deux sources principales de pollution dans toute industrie. Pour le livre, les chiffres sont rarement clairs et il y a de multiples enquêtes à mener, mais on peut affirmer plusieurs points.

- Une part importante du papier ne vient pas de forêts gérées de façon éco-responsable (et une part importante de la pâte à papier est encore importée de pays de l'hémisphère sud, et notamment de la forêt amazonienne) et la qualité réelle des différents labels verts pose question.

- Un vaste mouvement de délocalisation de l'imprimerie est en cours en France depuis dix ans, qui érode nos savoir-faire et augmente considérablement le nombre d'ouvrages imprimés à l'étranger (l'Europe de l'est devient un lieu d'impression privilégié, tout spécialement pour les livres de poche ; et de nombreux livres jeunesse sont imprimés en Chine).

- Le transport pour l'acheminement, la distribution et le retour des livres a été fortement accru au cours des vingt dernières années du fait de l'orientation massive de l'industrie du livre vers une économie de flux (c'est sur les volumes de fabrication

et de transport qu'une part de plus en plus importante des marges se fait).

- Le nombre de nouveautés publiées chaque année en France a triplé en vingt-cinq ans, et près d'un livre imprimé sur cinq y est aujourd'hui détruit sans avoir été lu car cela coûte moins cher à l'industrie que de le remettre en circuit – ces livres deviennent plus souvent des cartons d'emballage que d'autres livres.

- Les filières de recyclage de papier (et les questions d'économie circulaire qui y sont liées) sont marginales, très peu de budgets de recherche-développement y sont alloués, et les prix y sont souvent prohibitifs (la France y prend, de ce fait, un retard considérable sur d'autres pays).

- Enfin, l'essor du numérique (dont l'empreinte écologique grandissante appelle à penser des modèles sobres et territorialisés) ouvre de nouvelles possibilités intéressantes mais entraîne également la reproduction, dans le monde virtuel, d'un modèle industriel peu soutenable – dont Amazon est le symbole le plus frappant.

Cette écologie matérielle du livre vient questionner un mode de production massifié et industriel dont les conséquences sociales et symboliques sont nombreuses – ces deux dimensions interrogeant, en retour, la viabilité et la pertinence d'un tel modèle de plus en plus monoculturel.

2. Écologie sociale

Car le livre est également une œuvre. En cela, il implique l'assemblage de plusieurs actes de création, singuliers et complémentaires : écriture, édition, maquette, impression, vente, etc. Historiquement, chacune des actrices de cette chaîne de création artistique est un artisan qui possède donc un savoir-faire propre. Reconnaître le rôle – et plus encore la fonction sociale – de chacune des participantes de cet écosystème est une nécessité pour assurer la qualité et la pérennité de la création artistique collective qu'est par nature un livre. Tout talent vient d'un terreau, et l'idée n'est jamais individuelle.

Les récentes logiques industrielles de fluidification, d'uniformisation et de surimpression¹⁰ viennent bouleverser cette constitution historique, et semble dessiner une ligne de partage nouvelle entre livres de création et livres de reproduction. Toutefois, si le livre peut être vendu, il n'est assurément pas seulement une marchandise. La fonction sociale des livres et la richesse culturelle qu'ils produisent ne sont pas monétairement quantifiables – ce qui est d'ailleurs valable pour l'ensemble des activités culturelles.

Il y a donc là une écologie sociale qui se joue : repenser les interdépendances entre chacun des mail-

10. André Schiffrin, *L'Argent et les mots* (La Fabrique, 2010).

lons de cette chaîne, assurer une qualité de vie et d'activité à toutes et à tous, préserver des équilibres de filière qui sont menacés par la concentration du monde éditorial et l'économie de flux qui en découle. Tout ceci peut d'ailleurs se regrouper sous la question plus générale de la répartition de la valeur (qu'elle soit financière, professionnelle, artistique ou sociale) et des approches alternatives qui pourraient permettre de la penser différemment – l'économie sociale et solidaire ainsi que le mouvement des communs offrent des modèles utiles.

Notre approche interprofessionnelle – construite en premier lieu entre acteurs et actrices indépendant.e.s et de terrain – se tourne vers des pistes multiples. Tout d'abord, nous croyons à l'importance et à la pertinence des modèles coopératifs qui assurent des garde-fous collectifs contre les processus trop fréquents d'accaparement et de marchandisation. Face à l'atomisation croissante des métiers et des personnes au sein de la chaîne du livre, nous appelons de nos vœux des espaces-temps d'échange, de mutualisation, d'expérimentation et de décision. Il en va de la définition même de l'éco-responsabilité de la chaîne du livre. S'il faut entendre par « responsabilité » la capacité à répondre de nos actes, il est alors crucial, dans une perspective écologique, de déterminer si ce sont les puissants ou les artisans qui construisent

et orientent cette éco-responsabilité. C'est tout un modèle social qui en dépend. Reste enfin la question centrale des ancrages territoriaux, qui recoupe à la fois le rôle déjà existant (bien que toujours à améliorer) des métiers du livre dans l'art de relier les gens, les collectifs et les communautés entre elles et eux, mais aussi l'organisation à venir d'une société écologique et solidaire, détachée de l'extractivisme et de ses corollaires d'accélération et de croissance permanentes.

Cette écologie sociale (qui comme on le voit se relie aux dimensions matérielles comme symboliques) pose finalement la question de ce que pourrait être une société *œuvrière* – où les actes de soin, d'éducation, de justice, de culture, d'association ne seraient pas considérés comme de « banals emplois » mais comme des activités qui font œuvre (en produisant de la beauté, en donnant du sens et en créant du lien)¹¹.

3. Écologie symbolique

Car le livre, enfin, est un véhicule. En cela, il a une vie qui dépasse l'ensemble des métiers de la chaîne

11. Voir le *Manifeste des œuvriers* (Actes Sud, 2017), ouvrage collectif qui fait suite au mouvement interprofessionnel « L'Appel des appels » lancé en 2008 contre la normalisation et l'évaluation technocratiques et financières dans tous les champs d'activité.

du livre : celle que lui donne un lecteur ou une lectrice. Le livre est un support pour transmettre des savoirs, des idées et des imaginaires. Depuis des millénaires, partout sur la planète, la transmission populaire d'histoires, de récits et d'informations est ce qui forme, soutient et maintient les communautés humaines. Ces savoirs, ces idées et ces imaginaires sont des outils, des balises – et parfois même des armes d'autodéfense – en faveur de la beauté, de la justice, de la liberté, et contre l'ignorance.

Le livre convoque autour de lui de nombreux autres acteurs et actrices (sociaux, éducatifs, culturels, politiques, etc.), ce qui entraîne une vraie exigence à s'interroger sur la qualité, la diversité et l'évolution de la fabrication des livres et des usages qui en sont faits. Cela questionne plus largement nos manières d'éduquer, de faire culture et de créer.

Le concept de bibliodiversité – diversité culturelle appliquée au monde du livre, en écho à la biodiversité – entre en relation directe avec ce troisième aspect symbolique de l'écologie du livre. Il est ainsi nécessaire de penser la diversité qualitative des œuvres mises à la disposition des lecteurs et lectrices dans un environnement donné. D'un côté, cela intègre les enjeux de liberté et d'équité d'expression, qui sont déterminants pour que toutes les voix d'une société (même celles marginales ou d'opposition) puissent être entendues

dans l'espace public. De l'autre, cela renvoie à la façon dont une absence de réelle bibliodiversité conditionne les représentations disponibles pour chaque société – et recoupe, de fait, de multiples dominations croisées¹².

Ce concept de bibliodiversité nous permet également de sortir de notre prisme franco-français, pour considérer la place des livres et les conditions de leur usage partout dans le monde – ce qui renvoie également à la dimension sociale de logiques coloniales internationales, et à la dimension matérielle des désastres écologiques liés à l'approvisionnement et au transport. La bibliodiversité est profondément écologique en cela qu'elle se fabrique avec les marges (linguistiques, culturelles et politiques) et depuis des réalités situées. Elle soutient ainsi l'unité dans la diversité, la « pluriversalité », – faire un monde de plusieurs mondes. De plus, les œuvres d'art opèrent une pollinisation croisée entre elles, avec les autres arts et avec les sociétés, et cette vitalité doit être défendue.

12. Le terme « bibliodiversité » fait référence à un ensemble de publications variées dans le paysage éditorial, représentatives d'un système culturel équilibré où toutes les voix peuvent s'exprimer. Pour de plus amples détails voir l'approche féministe et décoloniale de Susan Hawthorne dans *Bibliodiversité: manifeste pour une édition indépendante* (ECLM, 2016).

Ces trois dimensions (matérielle, sociale et symbolique) font du livre un objet singulier et complexe, pris dans des réalités sociopolitiques qui le soutiennent et qu'il soutient dans le même temps. Objet de haute-nécessité, le livre est un indéniable outil d'imagination et d'émancipation dont la grande diversité doit être préservée et fortifiée. Pour permettre cela, il convient de penser tout en même temps l'éco-responsabilité, la coopération interprofessionnelle et la bibliodiversité. À cet égard, les pensées de l'écologie – et tous les concepts qu'elles véhiculent – s'avèrent être des outils précieux.

En envisageant la chaîne du livre comme un ensemble d'écosystèmes interdépendants, les visions habituelles se transforment. Les rôles et les responsabilités des différents acteurs et actrices se recomposent, deviennent co-constitutifs et co-évolutifs : si l'un ou l'une change, c'est l'ensemble de l'édifice qui doit trouver un nouvel équilibre. Bienvenue dans l'écologie, science des systèmes complexes et art du soin des relations. Par cette approche, la question des responsabilités partagées et des mutualismes se reposent sous un angle nouveau : la concurrence de la prétendue « loi de la jungle » cède la place à la coopération de systèmes solidaires d'entraide et de co-création – ce que l'écologie scientifique appelle « symbiose ».

Si les livres nous montrent bien une chose, c'est que les mondes à habiter sont multiples – des fictions, des images, des sciences et dans tant de directions différentes. La diversité de ces œuvres-mondes est une richesse inquantifiable, mais qu'il est nécessaire de sauvegarder, protéger et soutenir (exactement comme les espèces vivantes en cours d'extinction). Derrière cela, pointe l'horizon du pluriversalisme – l'idée qu'il est possible (voire souhaitable) de faire un monde de plusieurs mondes et de ne pas céder aux monocultures de l'esprit. L'écologie du livre est donc, à la racine, une écologie des imaginaires : un soin porté à tout ce qui s'invente et

qui nous guide, d'une manière ou d'une autre, vers des territoires collectifs émancipés.

La question qui reste en suspens, et à laquelle il convient de s'atteler, est celle de savoir si les modes de production et les usages des œuvres que renferment nos livres seront à la hauteur des métamorphoses écologiques que notre époque impose.

Crédits

L'avant-propos et « Les trois écologies du livre » ont été écrits par l'Association pour l'écologie du livre.

Les écofictions ont été réalisées dans le cadre d'un atelier d'écriture qui s'est tenu au printemps 2019 et qui a rassemblé Lilya Aït Menguellet (Meura, Lille); Aurélie Dalmar (Folies d'encre, St-Denis); Julie Jacquier (ex Batignolles, Paris); Anaïs Massola (Le Rideau rouge, Paris); Frédérique Massot (La Rose des vents, Dreux); Sidonie Mezaize (Kiralina, Bucarest). On peut retrouver l'intégralité des nouvelles produites sur le site de l'association www.ecologiedulivre.org.

« Comment l'écologie dérange nos bibliothèques » a été écrit par Baptiste Lanaspeze et Marin Schaffner, pour une publication dans *L'Obs* en mai 2019.

Tous les entretiens ont été réalisés par Marin Schaffner. L'entretien avec Anaïs Massola est déjà paru dans l'ouvrage d'entretiens coordonné par Marin Schaffner, *Un sol commun: lutter, habiter, penser* (Wildproject, 2019).